

## UN NOUVEL ENSEMBLE DOCUMENTAIRE POUR L'HISTOIRE DES PESTES DU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE: L'EXEMPLE DE LA VILLE DE VIC EN CATALOGNE\*

par Robert-Henri BAUTIER

La «Grande Peste», dite de 1348, ou «Peste noire» a été, comme chacun sait, un des événements majeurs du XIV<sup>e</sup> siècle, sinon du Moyen Âge. Elle frappait, en effet, de plein fouet une population qui n'avait pas subi un phénomène même de loin comparable depuis sept siècles et qui, bien au contraire, avait connu une expansion démographique et économique pratiquement continue depuis trois ou quatre siècles. Les peuples de tout le continent euro-asiatique, déjà atteint depuis une génération par une relative récession au coeur de ce qu'on a appelé le «monde plein» du Moyen Âge, se sont trouvés brutalement exsangues, l'implantation humaine se trouvant réduite, selon des estimations vraisemblables, d'un tiers, de la moitié ou même des deux tiers selon les régions, avec toutes les conséquences qu'on peut imaginer: manque de main-d'oeuvre et hausse corrélative des salaires, abandon de terres cultivées, régression des habitats, etc. Les jeunes et les enfants ayant, semble-t-il, été particulièrement touchés et, d'autre part, le fléau ayant dès lors continué de se manifester périodiquement, à chaque génération sinon à chaque décennie –en même temps qu'en France se perpétuait cette autre catastrophe démographique que fut la guerre de cent Ans– toute récupération fut longtemps impossible et il fallut attendre, dans l'ensemble, au moins le début du XVI<sup>e</sup> siècle, pour que fût rejoint le niveau de population atteint deux siècles plus tôt.

Avec le grand élan qu'on connu en France depuis une génération les études de démographie historique, l'importance de ce phénomène de la peste est enfin correctement apprécié par les historiens du Moyen Âge et le remarquable ouvrage que le docteur Biraben lui a consacré est venu à point pour

---

\* Article publié dans «Comptes rendus des séances de l'année 1988, avril-juin», Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Paris 1988), pp. 432-455.

fournir, avec la vision la plus large, l'instrument de référence qui faisait défaut<sup>1</sup>.

Toutefois, si, dans leurs grandes lignes, la chronologie, la géographie et l'évolution des épidémies sont aujourd'hui assez bien connues, grâce notamment à cet ouvrage, énormément de questions fondamentales demeurent toujours en suspens: dates d'apparition et cheminement réel de la maladie, nombre de personnes frappées et proportion de celles-ci dans la population tant en ville que dans les campagnes, milieux sociaux et classes d'âge particulièrement atteints (Raymond Cazelles ayant proclamé que la grande peste avait été une «épidémie prolétarienne et infantine»<sup>2</sup>), durée des crises et rythme de leur extinction, maintient d'une endémie (sinon d'une pandémie), cycle de retour de la maladie, etc.

C'est qu'en fait, si les références au fléau sont surabondantes tant dans les documents d'archives que dans les textes historiographiques de l'époque, très rares sont les éléments qui nous permettent de répondre précisément et en toute certitude aux questions que se posent ainsi les historiens en général, et ceux de la médecine en particulier, spécialement pour le XIV<sup>e</sup> siècle et pour une large partie du XV<sup>e</sup>, époques où l'absence de registres paroissiaux et de recensement nous prive pratiquement de tout élément quantitatif autre que conjecturel.

Actuellement, en ce qui concerne la France, on s'est surtout intéressé à la «grande peste» elle-même et on ne connaît guère celles qui l'ont suivie et qui ont rythmé, en fait, toute la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et même une large partie du XV<sup>e</sup>. Et encore, pour celle de 1348, ne dispose-t-on réellement que de trois sources quantitatives ponctuelles, souvent citées par les historiens:

1) le fameux registre des sépultures et des mariages du petit bourg de Givry, en Bourbonnais, conservé dans les archives communales de cette localité et autrefois brièvement étudié par Pierre Gras<sup>3</sup>, mais qui, dès le milieu de 1348, a cessé d'être tenu pour les décès; au surplus, l'article cité, trop général, ne permet pas de connaître les liens de parenté qui unissaient les défunts entre eux et avec ceux qui, aussitôt après la fin du fléau, ont contracté mariage;

2) le registre du chapitre de Saint-Nizier de Lyon<sup>4</sup>, comptabilisant les prêtres de draps de luxe destinés à recouvrir les cercueils, mais il paraît con-

1. Jean-Noël BIRABEN, *Les hommes et la peste en France et dans les pays méditerranéens*. T.I: *La peste dans l'histoire*; t. II: *Les hommes face à la peste*, 2 vol., Paris-La Haye, 1975-1976 (École des Hautes Études en sciences sociales, *Civilisations et sociétés*, 35-36).

2. Raymond CAZELLES, «La peste de 1348-1349 en Langue d'oïl. Épidémie prolétarienne et infantile?», dans *Bulletin philologique et historique du C.T.H.S. (Actes du 87<sup>e</sup> Congrès des sociétés savantes, Poitiers, 1962)*, p. 293-205.

3. Pierre GRAS, «Le registre paroissial de Givry, 1334-1357, et la peste noire en Bourgogne», dans *Bibl. de l'École des chartes*, t. C, 1939, p. 295-308 (cf. J.-N. BIRABEN, *op. cit.*, t I, p. 157-162, graphiques).

4. Georges GUIGUE, *Inventaire du trésor de Saint-Nizier de Lyon, 1365.1373. Liste des sépultures de la paroisse, 1346-1348. Documents...*, Lyon, 1899, XVIII-87 p. (cf. J.-N. BIRABEN, *op. cit.*, p. 163-171, graphiques).

cerner surtout les milieux aisés de la cité et, très vite, son auteur s'est lassé de tenir des relevés quotidiens pour se contenter de comptes tenus sans périodicité;

3) les legs testamentaires faits par des Parisiens à l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, opportunément mis en lumière par Michel Mollat<sup>5</sup>, mais ils ne peuvent refléter eux aussi que la situation d'un certain milieu social, celui qui testait —et dont on ignore quelle était exactement sa proportion dans l'ensemble de la population—, d'où, comme l'a fait remarquer le Dr Biraben, en dépit de leur incontestable intérêt, la difficile critique de leur utilisation.

A l'extérieur, on a de même dû mettre à profit, les testaments londoniens<sup>6</sup>. Quant à l'Espagne, si on dispose des fameux registres consulaires de Barcelone, la source sans doute la plus précieuse pour l'étude précise du fléau, ils ne remontent malheureusement qu'au XV<sup>e</sup> siècle, postérieurement aux plus fortes épidémies<sup>7</sup>.

Or il existe aux Archives épiscopales de Vic, en Catalogne, un exceptionnel ensemble documentaire qui permet une approche nouvelle pour l'étude des pestes. Nous l'avons découvert au cours d'un premier contact avec ce magnifique dépôt d'archives encore dépourvu d'inventaire et, grâce à la grande amabilité du chanoine Miquel Gros, nous avons pu en commencer le dépouillement<sup>8</sup>. Sans attendre une exploitation plus complète que nous entreprendrons dès les vacances prochaines, il nous est apparu souhaitable de présenter dès à présent les premières conclusions qu'on en peut tirer.

En dehors de la série des registres capitulaires, nous pouvons disposer d'une série de registres, bien tenus, dans lesquels sont enregistrés quotidiennement par le «capbreuer de la seu de Vic» les cérémonies d'onction des

5. Michel MOLLAT, «Notes sur la mortalité à Paris au temps de la Peste noire, d'après les comptes de l'oeuvre de Saint-Germain-l'Auxerrois», dans *Le Moyen Âge*, 19, 1963, p. 505-527 (cf. J.-N. BIRABEN, *op. cit.*, p. 171-174, graphiques).

6. Cf. J.-N. BIRABEN, p. 171: «De 40 par an avant la peste, le nombre des testaments monte à 360 en 1349 et à 127 en 1361, lors de la première et de la seconde épidémies.»

7. Frederico VINAS y CUSI, «Epidemias de peste ocurridas en Barcelona», dans Jaime FERRAN, Fr. VINAS y CUSI, ROSENDACH DE GRAU, *La peste bubonica...*, Barcelona, 1899, p. 378-398; —cf. Robert S. SMITH, «Barcelona "bills of mortality" and population, 1457-1590», dans *Journal of Political Economy* (Chicago), 44, 1936, p. 84-93.

Sur la Grande Peste et ses effets en Espagne, cf. Charles VERLINDEN, «La Grande Peste de 1348 en Espagne. Contribution à l'étude de ses conséquences économiques et sociales», dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, 17, 1938. Les documents la concernant dans le fonds de la chancellerie aux Archives de la Couronne d'Aragon ont été publiés par Amada LOPEZ DE MENESES, *Documentos acerca de la peste negra en los dominios de la Corona de Aragon*, Saragosse, 1957 (extr. de *Cuadernos de historia moderna*). — Voir aussi Jean-Pierre CUVILLIER, «La population catalane au XIV<sup>e</sup> siècle. Comportements et niveaux de vie», dans *Mélanges de la Casa de Velasquez*, V, 1969, p. 159-187.

8. Je tiens à exprimer toute ma reconnaissance au chanoine Miquel GROS, directeur des Archives, de la Bibliothèque et de l'admirable Musée épiscopal, pour son accueil et pour toutes les facilités qu'il a bien voulu m'accorder pour travailler dans les meilleures conditions en pleine Semaine sainte.

malades et de sépulture, ainsi que les «services de grâce» c'est-à-dire les huitaines, les trentains et autres offices célébrés pour les défunts. Leur titre est «Capbreu dels unions, sepultures, cap d'anys de les persones dejusscrits...». Les quatre premiers nous font donc connaître la série pratiquement complète –il y a seulement de minimes lacunes dues à quelques feuillets perdus ou abîmés– d'août 1348 à 1409, soit un temps continu de soixante années; après deux cahiers isolés des années 1414 et 1418, les deux registres suivants couvrent les années 1435-1438<sup>9</sup>, et il y en a d'autres pour le reste du XV<sup>e</sup> siècle. D'autre part, l'évêque et son chapitre disposant de la juridiction et du notariat qui y était attaché –la «Cúria fumada»–, et ses archives étant heureusement conservées, les minutes notariées des testaments nous sont également parvenues: pour la seule année 1348, elles sont contenues en quatre gros registres factices reliés à l'époque. Le temps nous a évidemment manqué pour en opérer le dépouillement. Celui-ci nous permettra ultérieurement de déterminer enfin la proportion des testateurs par rapport au nombre des défunts, le milieu socio-économique exact de ces testateurs, de mesurer la peur ou tout au moins le nombre de ceux qui ont réchappé de la maladie, en recensant les testaments qui ne correspondent pas à un décès, de révéler aussi le délai écoulé entre le testament, l'onction et al mort afin de tenter de préciser la durée de la maladie, enfin de mieux connaître la situation familiale du de *cujus*. Mais sur tout cela je ne peux encore aujourd'hui, faute de dépouillements et des rapprochements indispensables, présenter des conclusions définitives. Je me contenterai donc de tirer ici les premiers résultats provenant des seuls registres des sépultures des années 1348-1372, ce quart de siècle qui a correspondu précisément à trois atteintes spectaculaires de la peste.

L'intérêt de ces registres est qu'ils concernent la ville toute entière de Vic, puisque celle-ci ne formait qu'une unique paroisse, bien que sur le plan féo-

---

9. «Capbreu dels unions, sepultures, cap d'anys e misses de les persones dejusscrits per (...) capbreuer de la Seu de Vic»: 1. 1348-1370; -2. 1370-1384; -3. 1385-1407; -4. 1407-1409; -5. 1414; -6. 1418; -7. 1435-1437; -8. 1437-1438...

Le premier registre, de format très allongé (28 cm × 11 cm) est couvert de parchemin. Au revers, en rouge: «Anno Domini M<sup>o</sup>CCC<sup>o</sup>XL<sup>o</sup> octavo»; audessous, dans un cadre polygonal bleu et rouge, inscription grattée. Il comporte 9 cahiers (le premier avec foliotation ancienne de I à XXII, s'ouvre par la date «Anno Domini millesimo CCC<sup>o</sup>XL<sup>o</sup> octavo» et 182 folios suivis de 14 fol. non numérotés et un dernier qui sert de feuillet de garde; plusieurs feuillets sont aujourd'hui absents (fol. 100, 121, 144) ou en partie déchirés, causant quelques lacunes regrettables, que l'on peut généralement combler, quant au nombre des «entrées» (mais malheureusement pas quant aux noms des décédés!), par comparaison avec les feuillets précédents ou successifs.

Eduard JUNYENT (*La Ciutat de Vic i la seva història*, Barcelona, 1976) ne fait qu'une rapide allusion à ces documents (p. 110-111) en indiquant le nombre des morts en certaines années. M<sup>me</sup> A. LOPEZ DE MENESES («Datos acerca de la peste negra en Vic» dans «Ausa» (Vic), VI, 1968-1971, p. 280-283, ne les a pas connus, non plus que, dans leurs précieux articles, Antoni PLADEVALL («La disminució de poblament a la plana de Vic a mitjans del segle XIV», dans «Ausa», 43, 1963, p. 361-373) et Jean-Pierre CUVILLIER, «Una societat en crisi: la sagrera, la parròquia i el castell de Taradell després de la pesta negra, 1352-1363», *ibid.*, 1971, p. 237-239).

dal et juridictionnel elle fût divisée en deux parties inégales: d'une part, au sommet, la cité antique d'Ausa ou Ausona (ou plutôt ce qui en subsistait) autour du château de la famille seigneuriale des Montcada, l'ancien temple romain transformé en forteresse (le «castell») dès le Haut Moyen Âge, vraisemblablement passé ensuite aux mains d'un avoué de l'évêque et par la suite régulièrement inféodé; et, d'autre part, la ville basse, étagée, depuis le pont sur la rivière, sur les pentes de la colline, l'ancien «vicus» —qui finit par donner ce nom de Vic à l'ensemble de la ville— où s'était établie la cathédrale ainsi que les bâtiments capitulaires, l'école, une série de rues et le quartier marchand (avec le «Mercadal»), et surtout, en face de la cathédrale, l'église de Santa Maria Redona qui servait de paroissiale. Bien que l'on sache de source certaine que les remparts, dont il subsiste de beaux éléments du côté de la rivière, n'ont été construits qu'en 1368<sup>10</sup>, il n'y a guère de doute qu'il s'agit alors d'une reconstruction, car dans nos documents, dès 1348 ou 1349, il est déjà question des portes, du «portal de Gurb» et de ceux «de Manlleu» et «de Malloles». De plus, le réseau urbain actuel, qui correspond à tous les noms des rues mentionnés dans le Capbreu, est tout entier renfermé à l'intérieur de l'enceinte de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Il s'agissait donc bien d'une ville close, qui dès cette époque englobait déjà la «rue Neuve», «Cal nou», indice d'une extension antérieure. Dépendaient également de la paroisse de Vic les maisons construites en dehors de la ville le long des voies menant à Gurb et à Manlleu, les «vici» de S. Pierre, S. Jean et S. Jacques, ainsi que la campagne environnante, avec divers «mas» et des maisons, pauvres (semble-t-il), aux «Ortes» et aux «Clotes». On a donc la chance de disposer d'une source se rapportant à une ville entière, close, avec une population de clercs —exceptionnellement nombreux dans cette cité épiscopale—, d'officiers, de marchands et d'artisans avec leurs compagnons, leurs servantes, leurs dépendants ou «macips» et même quelques esclaves, cette documentation s'appliquant en même temps à des faubourgs et à des mas ruraux.

Il s'agit cependant d'une population relativement restreinte. Nous ne disposons malheureusement d'aucun document nous permettant d'en connaître le chiffre antérieurement aux épidémies de 1348 et de 1362, puisqu'on s'accorde à considérer comme manifestement incomplets les chiffres du «fogatge» publiés par Pròsper de Bofarull pour 1352<sup>11</sup>. Après les deux pestes de 1348 et 1362, le recensement du «fogatge» nous donnerait en 1365, 622 feux: 365 pour la partie royale (précédemment) épiscopale), 197 pour la partie du «Castell» de Montcada et 30 pour la «pagesia» (le plat pays); il aurait

10. Sur la topographie de Vic, pages fondamentales d'Ed. JUNYENT, *op. cit.*; p. 369-399; à compléter par ses articles: «La fortification de Vic en 1368», dans «Ausa», 18, 1956, p. 347-356; «Evolució històrica de la urbanització de Vic», *ibid.*, VI, p. 41-47. —Le 27 octobre 1368 intervint l'accord entre le commissaire royal et les représentants des autorités des deux parties de la ville, sur les travaux de défense et la nouvelle fortification nécessitant construction de muraille, tours et portes; le 8 janvier le roi Pierre III confirmait cet accord.

11. Pr. de BOFARULL, *Colección de documentos ineditos del Archivo de la Corona de Aragón*, t. XII, 1851, p. 80 et s.

été, en 1366, de 633, mais sans compter les ecclésiastiques et les Juifs<sup>12</sup>. Des Juifs, assez peu nombreux (semble-t-il), concentrés dans une très petite «juiverie» au cœur de la vieille ville, près de la limite des deux villes<sup>13</sup>, il n'en sera pas question ici, puisqu'ils ne figurent évidemment jamais dans nos registres de sépultures religieuses. En revanche, nous devons estimer à une bonne cinquantaine le nombre des feux de chanoines, de prêtres et surtout de bénéficiers, exceptionnellement nombreux dans cette cité épiscopale, comme nous le verrons plus loin: feux d'ailleurs d'une composition sans doute assez proche de celle des autres feux, puisque par l'enregistrement des sépultures, nous apprenons que le concubinat paraît avoir été ici une situation normale. En y ajoutant les feux d'officiers, on devait alors approcher des 700 feux, c'est-à-dire de 3 000 à 3 500 habitants. Certainement plus près de ce dernier chiffre, car aux Juifs, aux officiers et aux clercs, il convient d'ajouter le couvent de Saint-François, établi depuis le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, dans le faubourg, de l'autre côté de l'eau: nous ignorons actuellement l'importance numérique de cette communauté; en réalité, il n'en est jamais question dans nos registres de sépulture, car les religieux étaient inhumés dans le cimetière même de leur couvent<sup>14</sup> et ne bénéficiaient jamais des services des clercs du chapitre. Du fait que l'on sait que certaines paroisses voisines ont perdu entre l'avant-peste et le début du XV<sup>e</sup> siècle les deux tiers de leur population, on en a conclu hâtivement, sur cette base, que Vic devait compter au moins 10 000 habitants avant la peste. Cela n'est que pure

12. «Fogatge» de 1365, *ibid.*, p. 130 et s. — Chiffres de 1366, cités par JUNYENT, *op. cit.*, p. 113. Le «fogatjament» des Cortes de Barcelona, en 1377-1378, aurait indiqué 471 feux pour Vic: 313 pour la partie royale et 134 pour la partie seigneuriale, 8 pour les mas royaux et 16 pour les mas épiscopaux (A. LOPEZ DE MENESES, «Datos acerca de la peste negra», *op. cit.*, p. 283); il y en aurait eu 449 en 1405, 529 en 1418, 636 en 1457, et 375 en 1476, après les troubles (Ed. JUNYENT, «Evolució històrica...», *op. cit.*, p. 43). Ces chiffres (qui diffèrent selon les auteurs) sont donnés ici à titre de simple indication; il conviendra de revoir les données aux Archives de la Couronne d'Aragon et d'en faire la critique.

13. De la Plaça Vella, limite entre les deux «villes», descendait la courte Calle d'en Guiu ou *vicus Judeorum* conduisant à la petite Plaça d'en Guiu ou «dels Jueus» où était depuis 1280 la synagogue, aujourd'hui Plaça de Malla; à côté, donnant sur la Plaça de Montrodon, l'hôtel de ce lignage, plus tard aux Clarisses, mais qui semble avoir été possédé par des Juifs: cf. Ed. JUNYENT, «La ciutat de Vic...», *op. cit.*, p. 396-398. Il ne semble pas que cette zone ait pu dépasser de beaucoup une vingtaine de maisons. — Dans un appendice à son article «Los intereses en los préstamos de los Judíos de Vic durante la primera mitad del siglo XIV» («Ausa», IV, 1961-1963, p. 247-255), Arcadi GARCIA publica quatre prêts passés par-devant notaire et accordés entre 1339 et 1345 par quatre Juifs différents.

Esteve GALA MOLIST («Esclavatge a Manlleu», dans «Ausa», II, 1955-1957, p. 461-464) signale des esclaves sarrazins données comme gages par des chevaliers et des marchands à des Juifs de Vic au XIV<sup>e</sup> siècle. Notons en passant que ces registres des sépultures mentionnent — en petit nombre — des décès d'esclaves, évidemment chrétiens en ce cas; il faudrait donc ajouter aux chiffres des morts recensés dans ces registres celui des esclaves mores non convertis, mais certainement en nombre réduit.

14. C'est à la veille même de la peste que le 31 janvier 1348 est intervenu un accord entre l'évêque et les Frères Mineurs sur la forme que ceux-ci devront respecter pour l'ensevelissement des citadins qui voudront être enterrés en l'église de Saint-François (Ed. JUNYENT, «Jurisdiccions...», *op. cit.*, Regestes; n° 326, p. 324).

hypothèse que je me refuse à entériner tant que nous ne pourrions disposer de source plus sûre<sup>15</sup>.

Les registres sont tenus avec soin, en catalan. Pour chaque cérémonie on indique, outre la date, qui est cependant absente à certains moments lors du paroxysme de la maladie pendant la première peste, le nom du défunt ou de la personne qui reçoit l'onction; toutefois, s'il s'agit d'un enfant en bas âge, on se contente de mentionner qu'il s'agit du fils ou de la fille d'un tel ou d'une telle. S'il s'agit d'un «albat», c'est-à-dire d'un «innocent», d'un bébé non encore baptisé<sup>16</sup> —il y en a, bien qu'ici le sous-enregistrement soit patent—, ni le nom ni le sexe ne sont portés. L'intéressé est généralement identifié par une relation avec un de ses proches parents: fils ou fille, frère ou soeur, ou bien femme d'un tel, ou encore «qui vit avec un tel» ou qui est servante, «macip» ou esclave d'un tel. La profession est généralement mentionnée, ainsi que le domicile, soit par l'indication de la rue ou par la proximité d'un lieu connu («près de l'hôtel d'un tel»), «près de la porte X» ou «du Mercadal» ou «sous le castel»), et pour les mas on souligne seulement qu'ils sont «en la paroisse de Vic». Quand le cas se présente, on indique que l'intéressé se trouve pour l'heure soit «chez un tel», soit à l'hôpital, soit —quand on l'aura créé— au lazaret, «a los Mortes». La qualité sociale est soulignée par l'emploi d'un prédicat ou d'un qualificatif, dont l'emploi paraît fort bien réglé, tel que «Mossen» (bien distinct du simple «En») ou «molt honrat»; de même, pour les femmes, les «Madames» sont bien distinguées des simples «dames» («Na»). Enfin chaque entrée s'achève par le nombre des clercs qui ont assisté à la cérémonie; c'est, en effet, une particularité de Vic que les bénéficiaires du chapitre, qui constituent une véritable communauté, ont en quelque sorte pour raison d'être de participer à ces cérémonies d'onction et de sépulture, rappelant en cela les communautés de prêtres qui, à la même époque, se développaient dans la Marche et le Limousin et dont la finalité était également la célébration des enterrements et des obit; dans des villes comme Aubusson ou Felletin, d'une importance comparable —tout au plus— à celle de Vic, ils atteignaient une cinquantaine ou même une soixantaine. Ici le minimum des clercs présents est de douze, et en ce cas on se contente d'indiquer ce chiffre; il s'agissait sans doute des «clercs de service» et qui, comme tels, ne devaient pas être payés en extra. Mais lorsqu'il s'agit de personnes notables, le nombre s'en élève: une vingtaine parfois, mais quelquefois beaucoup plus, jusqu'à 30, 40 et même exceptionnellement 50. Pour un chanoine, un bénéficiaire, la concubine de l'un d'eux, pour un «honrat» conseiller de ville, il y a un «service général» auquel participent tous les chanoines et dignitaires du chapitre, tous les prêtres de la ville et tous les bénéficiaires sans qu'ils soient nommément désignés. Dès qu'il y a eu quelque

15. Ce chiffre paraît avoir été obtenu par l'hypothèse que la ville a perdu un tiers de ses feux durant la peste de 1361 et la moitié précédemment lors de la grande peste, et en multipliant par 5 le chiffre de ces feux hypothétiques.

16. Des «albat» sont, en effet, mentionnés dans le registre, plutôt dans le cas de familles notables, mais leur sous-enregistrement est patent.

présence exceptionnelle –demandée, sans doute, par l'intéressé et payée par la succession–, les noms des chanoines, prêtres ou bénéficiers présents sont portés. Parfois, mention est faite de la somme payée et on a mis au-dessus du nom de ces personnes une croix, tracée vraisemblablement lors du versement de leur dû. Il s'agit donc de registres fort bien tenus, quoique à vrai dire on constate que cette méthode s'est établie peu à peu, assez rapidement d'ailleurs, tandis que les premières pages correspondant, malheureusement, à l'année 1348 qui nous intéresse tant, sont rédigées avec beaucoup de hâte et les entrées n'y présentent pas cette régularité.

Si ces documents nous permettent donc de suivre avec précision l'évolution du nombre des décès dans la ville et s'ils constituent une source inégalable pour l'histoire des pestes, la malchance veut qu'ils n'autorisent pas une vision complète pour la première de ces pestes, la «grande», car le premier registre commence seulement en pleine crise le 1<sup>er</sup> août 1348. Il est, d'ailleurs, extrêmement vraisemblable que c'est la multiplicité effrayante des décès de ce temps qui a amené l'évêque à ordonner la tenue d'un tel registre et à le confier à l'un des clercs de la cathédrale. Ce clerc a tâtonné au début et n'a pas jugé bon, dans un premier temps, d'indiquer la date précise ses cérémonies: il a commencé par mentionner simplement le changement de mois: septembre, puis octobre. Après quoi, il a même renoncé à le faire et ce n'est qu'occasionnellement, lors d'une reddition de compte ou à propos d'un service solennel, qu'il a pris soin d'en rappeler la date: le 18 janvier 1349, puis la veille de Saint-Laurent (4 août), le mercredi de la Sainte-Croix de septembre, puis le 30 octobre. Le changement du clerc chargé de tenir le registre, le 10 février 1350 n'a pas amélioré la situation puisqu'il n'a noté aucune date jusqu'à la veille de la Saint-Barthélemy. Après quoi, on pique çà et là, fort irrégulièrement quelques données chronologiques<sup>17</sup>. Ces données se font nettement plus nombreuses en 1353 et 1354, à mesure que le nombre des décès diminue, mais il faut attendre l'année 1355 pour que l'on puisse établir avec toute la précision quotidienne désirable le relevé des onctions et des sépultures. On a parallèlement constaté une régularité croissante dans la mention de la profession et du domicile des défunts.

Quoi qu'il en soit, en dépit de cette imprécision chronologique pour une partie du temps où sévit la «Grande Peste», les données du registre sont de nature à nous orienter de façon somme toute suffisante sur l'évolution générale de la maladie. Sauf sur un point, qui est pourtant capital, celui du point de départ de l'épidémie, et, en conséquence, nous ignorons le nombre exact des décès qu'elle provoqua alors. Par d'autres sources déjà utilisées par divers historiens, nous savons qu'elle commença brusquement à frapper à Perpignan le 12 avril 1348, que les autorités de Narbonne en avertirent celles de Girona le 17 avril et que le 24 avril le Conseil de Lleida en fut également averti, ce qui indique bien que la Catalogne l'ignorait encore à la fin

---

17. 20 janvier et 1<sup>er</sup> octobre 1351, début de l'année 1352 (= Noël 1352), 20 avril, 17 septembre et 1<sup>er</sup> octobre 1352.

d'avril; le 2 mai eut lieu à Barcelona une procession des «Flagellants» pour écarter ce fléau<sup>18</sup>. On est généralement d'accord pour considérer que Barcelona et València furent touchées dans le courant de ce mois de mai et que l'épidémie avança dès alors vers l'intérieur. Il est donc permis de penser que Vic fut atteinte vers la fin de mai ou au début de juin.

Quand le registre s'ouvre, le 1<sup>er</sup> août 1348, la peste a déjà commencé ses ravages: alors que, dans des années normales situées dans les intervalles entre pestes, le nombre annuel des décès varie entre 17 et 40, avec une moyenne de 25 environ, et un chiffre mensuel en août de l'ordre de 3<sup>19</sup>, le nombre des morts du seul mois d'août 1348 atteint déjà 63; il est de 61 en septembre, de 42 en octobre, de 83 entre la Toussaint et le 18 janvier 1349 (ce qui marque un certain fléchissement en ce début d'hiver, avec une moyenne mensuelle d'une trentaine seulement de décès). Mais cela avait représenté 249 morts en cinq mois et demi, soit, en mois d'un semestre, dix fois plus qu'en une année de mortalité normale. Si les mois de mai, juin et juillet ont vu, comme il est vraisemblable, un nombre de décès comparable à celui des mois suivants, c'est près de 400 morts qui ont été enterrés à Vic au cours de cette année 1348. C'est donc bien devant l'ampleur de la catastrophe que l'évêque a fait ouvrir ce registre des services funèbres.

Le léger fléchissement de la fin de 1348 se poursuit au début de 1349, mais il est évident que l'épidémie est loin d'être éteinte. On relève 113 décès entre le 18 janvier et le 11 mai —toujours une trentaine de décès par mois—; puis 67 décès en trois mois, du 11 mai au 9 août; 28 le mois suivant, 10 seulement entre le 24 septembre et le 22 octobre, et 61 encore de là jusqu'au 10 février 1350. Au total, en 13 mois, 279 décès, soit une moyenne de plus de 20 par mois sur l'année entière, presque autant qu'en une année normale.

Toute la première partie de l'année 1350 est marqué par la continuation du même rythme: 99 morts entre le 13 février et le 24 juin, toujours une vingtaine de décès mensuels. En revanche, la maladie se calme visiblement dans la seconde partie de l'année, avec 59 morts seulement entre la Saint-Jean et Noël, en six mois. Mais l'année 1350 a donc encore connu 158 décès.

La maladie continue encore à se traîner en 1351, beaucoup plus affaiblie toutefois, avec 55 morts de janvier à août, et surtout un arrêt, pour la première fois l'hiver, avec 7 décès seulement (dont un bébé) de septembre à la fin de l'année.

Un dernier retour de l'épidémie se manifeste encore, beaucoup plus faible, dans les premiers mois de 1352, avec 47 morts jusqu'au 20 avril, soit

18. Chronologie parfaitement établie par A. PLADEVALL, *op. cit.*, p. 361-362 (cf. J.-N. BIRABEN, *op. cit.*, 74-75).

19. Exemples d'années considérées comme «normales»: 1355, 41 morts dans l'année (9 dans les trois mois d'été); —1356, 39 morts dans l'année (10 entre le 1<sup>er</sup> juin et le 31 août); —1359, 28 morts (4 morts l'été, dont 1 seul en août); —1366, 36 morts (10 l'été, dont 2 en août); —1368, 26 morts (6 l'été, dont 3 en août): le chiffre de 3 en août peut être retenu.

plus de 10 morts par mois. Brusquement elle s'éteint au printemps: 9 morts seulement dans les cinq mois suivants, y compris tout l'été, ce qui nous donne toutefois encore 72 décès pour l'année.

Ainsi la «grande peste» a été surtout une longue peste: de mai 1348 au début de 1352, elle a perduré pendant quatre ans, ce qui ne se produira avec aucune des pestes postérieures. D'août 1348 à avril 1352, on a enregistré 795 décès. Si l'on ôte de ce chiffre, sur quatre ans, les 25 à 30 morts d'une année normale, soit une centaine, on obtient un chiffre de l'ordre de 700 victimes directes de la peste. En y ajoutant celles des mois de mai, juin et juillet 1348 que nous avons estimées, sur la base des mois suivants à une moyenne mensuelle de 60 environ, on pourrait évaluer le nombre des victimes de la peste dite de 1348 à un ordre de grandeur de 850 à 900 personnes, compte non tenu des Juifs qui ne reçoivent pas la sépulture d'Église, ni des religieux mendiants, ni surtout des jeunes enfants, les «albat» ou les «fants», qui n'apparaissent que très exceptionnellement (7 mentions seulement en quatre ans). Il n'est donc pas exagéré d'estimer le nombre total des morts à un ordre de grandeur d'un millier de personnes. Pour une population qui, nous l'avons vu, comptera environ 700 feux en 1365, après deux pestes –mais compte tenu de la reprise des naissances qui intervient entre les épidémies–, on pourrait suggérer qu'un bon quart ou un tiers des habitants ont disparu au temps de la «grande peste».

Contrairement à ce qui a été parfois affirmé, l'épidémie a atteint également toutes les couches sociales et on ne saurait la qualifier d'«épidémie prolétarienne». Sont morts des «sages» de la ville et le procureur des plaids, trois notaires et 2 sergents («saig»), mais aussi des épiciers, merciers, drapiers, bouchers, peintres, doreurs, tailleurs, savetiers, barbiers, etc., et des membres de leur famille, ainsi que des «macips» ou des servantes. Le clergé a été très lourdement touché, bien qu'on ait dit qu'un peu partout les chanoines s'étaient réfugiés dans leurs propriétés des champs: le prévôt ou «domer» du chapitre et 5 chanoines de la cathédrale ont disparu entre 1348 et 1352, 10 prêtres, 14 bénéficiers et 2 clercs tonsurés, soit 32 ecclésiastiques, plus le recteur et la maîtresse de l'hôpital de Sainte-Croix et 2 donats; leur concubine et, éventuellement, un enfant de celle-ci les ont assez fréquemment accompagnés dans la mort.

On a prétendu aussi que la peste de 1348 avait été une «épidémie enfantine». Il est bien difficile de soutenir une telle affirmation: sur les 795 morts que nous avons nominativement dénombrés entre août 1348 et avril 1352, nous avons rencontré –outre les 7 bébés déjà cités– 50 garçons et 40 filles, c'est-à-dire 90 défunts simplement désignés comme «fils» ou «filles» de tel ou tel, donc comme non encore entrés dans les liens du mariage, et en outre, 2 «écoliers», des jeunes de l'école capitulaire. Cela représente environ 11% du total des décès, ce qui, somme toute –même si l'on tient compte du sous-enregistrement ou du non-enregistrement des enfants en bas âge– ne peut donner lieu à la conclusion que la jeunesse a été plus lourdement frappée que les autres classes d'âge, surtout si l'on a en mémoire l'importance relative de la mortalité infantile normale. Nous verrons qu'il en fut tout autrement de l'épidémie suivante, et comme il est difficile d'admettre qu'à quel-

ques années près on ait procédé à des systèmes d'enregistrement si différents, il faut bien renoncer pour la peste de 1348, au moins à Vic, à cette qualification de «peste des enfants».

Il est beaucoup plus curieux d'observer que très visiblement la maladie a commencé par frapper les personnes du sexe masculin. Ainsi dans les premiers mois, par exemple, on relève 24 décès d'hommes contre 19 de femmes, puis 38 d'hommes contre 17 de femmes; il en est de même en ce qui concerne les jeunes. Mais par la suite les décès de femmes finissent par l'emporter, sans parvenir toutefois à renverser en fin de compte cette nette surmortalité masculine. On constate d'ailleurs que dans de nombreux cas, le mari disparaît quelques jours avant la femme.

Le caractère épidémique est, de toute façon, évident: dans un certain nombre de familles, on relève à, quelques jours d'intervalle –et parfois aussi le même jour– le décès des deux parents, suivi bientôt de celui d'un ou de plusieurs enfants, ainsi que parfois d'une servante ou de personnes vivant sous le même toit, frère ou soeur, belle-mère, enfant de la servante, etc. Des familles entières sont décimées; c'est ainsi que tous les membres de la famille d'un des plus notables habitants de la ville, Jaume de Vall (six fois élu pour être un des trois conseillers de la cité entre 1329 et 1346), ont disparu en quelques jours: lui-même, sa mère, sa fille, ses trois fils et un bébé, et, un peu après, sa femme. On peut imaginer les drames que de telles situations ne pouvaient manquer de provoquer dans le mental des survivants.

D'autre part, l'épidémie a commencé par la ville; elle ne s'est que très progressivement établie dans la campagne: les deux premiers morts résidant *extra civitatem* décèdent en septembre: un autre les suit en octobre, deux seulement en 1349. Ce n'est qu'au début de 1350 qu'elle commence vraiment à frapper les mas isolés, où finalement elle a assez lourdement sévi et c'est là qu'au contraire elle tend à se maintenir, alors qu'on assiste à son déclin en ville. Sur la trentaine de mas que comptait la paroisse de Vic, nous constatons, principalement en 1350 et 1351, des décès dans une dizaine (au minimum, car dans certains cas le nom même du mas n'est pas cité). Le mas de Prat Narbones subit 6 décès, celui de Benayades et un autre non désigné, 4; des couples disparaissent dans trois autres mas, etc. C'est même cet aspect de la crise qui a surtout retenu l'attention des historiens de la région, où dans certaines paroisses des mas entiers ont été intégralement vidés de leurs exploitants<sup>20</sup>. Ainsi dans la seigneurie de Taradell, située dans la plaine de Vic, Amada Lopez de Meneses et Jean-Pierre Cuvillier ont signalé que le 9 septembre 1352, le crieur public avait proclamé que 12 mas de la paroisse de Viladrau, 4 de celle de Vilalleons et 26 de celle de Taradell même étaient totalement vides d'habitants et dépourvus de tout héritier connu: quiconque pouvait prétendre à quelque droit sur ces propriétés était invité à se

20. Documentation excellente réunie par J.-P. CUVILLER, «Una societat en crisi: la sagrera, la parròquia i el castell de Taradell després de la pesta negra, 1352-1363», dans «Ausa», 1971, p. 237-239, et par A. PLADEVALL, «La disminució...», *op.cit.*, p. 368-373.

faire connaître dans les trente jours au bayle local. Ce cri de septembre 1352 confirme bien que l'épidémie avait effectivement pris fin au milieu de cette année.

En 1353, il n'y eut que 29 décès, et en 1354, , 17, minimum de ce temps. Nous constatons, d'ailleurs, que chaque épidémie est suivie de plusieurs années où le nombre des morts est exceptionnellement bas, comme si toutes les personnes fragiles avaient été frappées par le fléau.

C'est au cours de l'été de 1360 qu'une nouvelle épidémie fit son apparition, donc huit ans environ après la disparition de la «grande peste» de 1348.

Il n'y avait eu, l'année précédente, en 1359, que 28 décès, ce qui correspondait à un chiffre normal de mortalité. Au cours des six premiers mois de 1360, jusqu'au début de la seconde quinzaine de juin, il n'y en eut encore que 26<sup>21</sup>, ce qui dénote certes une augmentation sensible, mais qui répond somme toute à une moyenne normale, bien qu'assez élevée, de 5 par mois. Ces décès, qui avaient touché des personnes appartenant à des groupes familiaux différents, étaient assez bien répartis dans des classes d'âge différentes (3 enfants, mais 3 veuves), dans des milieux sociaux variés (des patriciens aussi bien qu'un colporteur, un savetier et une «macipa») et à travers les divers quartiers de la cité. Autre indice que l'épidémie n'avait pas encore frappé: une femme qui a reçu l'extrême onction le 14 juin ne mourut que 7 août. Qu'il y ait eu toutefois vers ce temps une toute première atteinte du mal, nous est cependant révélé par deux observations. D'abord on constate les premiers exemples de décès dans une même famille: le juriste et praticien Jacme Cardo perd son fils le 5 juin et sa femme meurt à son tour le 29 juillet. D'autre part, on observe un chiffre relativement élevé d'extrêmes onctions: 7 personnes. Certes l'une d'entre elles ne décéda que plusieurs mois plus tard, mais la date du décès des autres ne nous est pas connue, car, malheureusement, le registre présente précisément la lacune d'un feuillet entre le 17 juin et le 29 juillet –ce qui correspond à 8 ou 9 décès– et il est possible, sinon vraisemblable, que ces personnes ont pu mourir dans cette période.

Quand, après cette lacune, le registre, au 19 juillet, peut de nouveau nous livrer les noms de ceux qui ont reçu l'extrême onction ou la sépulture, nous constatons que l'épidémie a véritablement fait son apparition. Pour la première fois, les 11 3t 21 août et les 1<sup>er</sup> et 21 septembre des onctions ou des décès ont eu lieu à *Les mortes*, visiblement lieu d'isolement des malades contagieux que les autorités de la ville ont dû se décider à organiser d'urgence, ainsi que le D<sup>r</sup> Biraben<sup>22</sup> l'a signalé pour Avignon, à la suite d'une décision du pape Clément VI prise durant le temps de la «peste noire», exemple

21. Sépulture de 10 hommes, 12 femmes, 3 enfants ou jeunes gens et 1 nouveau-né.

22. J.-N. BIRABEN, *op.cit.*, t. II, p. 170.

qui fut suivi ultérieurement par d'autres villes; mais le cas de Vic pourrait être l'une des plus anciennes attestations de cette ségrégation des malades.

Du 29 juillet à la fin de l'année 1360, le registre comptabilise 35 décès; mais il manque encore un feuillet pour le mois d'octobre, correspondant à une dizaine d'entrées, soit environ 45 morts pour ces 5 mois, ce qui est important. Parmi les 35 décès dénombrés, nous comptons 15 hommes et 12 femmes, 5 jeunes (2 garçons et 3 filles) et 3 nouveau-nés. Parmi les défunts, un couple –mari et femme– et une proportion notable d'enfants. Pour la première fois, le décès d'un jeune de l'école est mentionné. Enfin, la présence de 3 «albats» ou nouveau-nés –si rarement signalée dans le registre– doit être soulignée.

On doit noter aussi que l'épidémie a frappé assez lourdement les «mas» épars dans la paroisse: la «dame» du Mas-Oliver, celle du Mas-Andreu, l'héritier du Mas du Pratnarbones, une «nina» du Mas Hiseu, une femme de Viladrau ont disparu, notamment en novembre et décembre.

En ville, au contraire, dès l'arrivée de l'hiver et jusqu'à la fin du printemps 1361, la contagion est visiblement en sommeil: seulement un homme et une femme sont décédés à Vic, cependant que disparaissaient 4 jeunes (2 garçons, 1 fille et un nouveau-né), ce qui confirme donc que la nouvelle maladie frappait surtout la jeunesse.

Depuis janvier 1361 jusqu'à la mi-mai, on continue à ne pas constater une mortalité exceptionnelle: 10 hommes et 8 femmes, ce qui est un taux bas. Toutefois on note encore parmi les défunts 2 ou 3 personnes de la campagne, dont la «dame» du Mas Truytol, net indice que l'endémie persiste autour de la cité.

Brusquement, à la mi-mai 1361, voici qu'un homme inconnu, un forain, meurt à *Les Mortes*, où il a vraisemblablement été ségrégué à son arrivée en ville, et un autre y meurt aussi fin juin. Dès la mi-mai, en effet, la mortalité s'élève à nouveau. En six semaines, jusqu'à la fin de juillet, elle frappe surtout les hommes: 9 hommes contre 2 femmes. Elle reste toutefois relativement modérée jusqu'à la fin de l'année, puisque jusqu'à la fin de novembre, en cette période cruciale du plein été et de l'automne, elle frappe 16 hommes et 16 femmes, et aussi 4 garçons et un nouveau-né, mais aucune fille.

En décembre, fait assez exceptionnel en plein hiver, voilà que le danger se confirme. Le 3 décembre meurt une jeune fille au service de Na Boraneles; un mois plus tard, le 5 janvier 1362, cette dame perd une de ses filles; elle-même disparaît le 10 et sa bru, à son tour, le 26. Déjà le 21 décembre, Colomer –dont la famille avait été fort éprouvée lors de la grande peste précédente lorsque 5 personnes de la famille avaient été enlevées par la maladie en un mois– avait perdu dans la même journée sa femme et deux de ses filles. A la campagne aussi, au Mas des Viyal, une «nina» meurt le 28 décembre et un fils le 19 janvier. Il est donc évident que la maladie s'était à nouveau installée de façon grave tant en ville que dans les «mas» environnants. Mais le rapprochement qui s'impose entre les dates, ci-dessus rapportées, des décès des personnes d'une même famille prouve que la durée d'in-

cubation de cette «peste» est loin de répondre à l'idée qu'on s'en fait généralement: des intervalles de deux à trois semaines sont fréquents, mais ils peuvent aussi atteindre, au moins exceptionnellement, jusqu'à 30 et même 40 jours. Ainsi la mère d'un enfant du mas de Cantacors qui est mort le 13 février reçoit elle-même l'onction le même jour, mais ne meurt que le 28 mars, 43 jours plus tard; de même, la compagne du pâtissier du chapitre décède le 19 février, mais son patron ne la suit dans la tombe que le 5 mars suivant, 2 semaines après. Cela pourrait amener à réviser le diagnostic touchant la nature même de telles «pestes».

L'épidémie va surtout frapper les enfants: en janvier 1362 meurent 2 hommes et 4 femmes, mais 6 enfants (3 garçons et 3 filles); –en février, 3 hommes (dont un habitant du Mas de l'Estrada) et aucune femme, mais 7 jeunes: 4 garçons et 3 filles (dont celle d'un médecin). Le plus notable est que ces quatre garçons sont tous désignés comme des «escolas», c'est-à-dire des jeunes fréquentant l'école capitulaire.

En mars, l'épidémie prend son élan. Il nous manque malheureusement, une fois encore, un feuillet entier; mais la comparaison avec les autres feuillets<sup>23</sup> nous permet d'estimer le total des morts du mois à 24 ou 25, presque l'équivalent en un mois de la mortalité d'une année faste. Parmi les 13 morts dont les noms et qualités nous sont connus, nous révélons ceux de 3 garçons, dont cette fois encore 2 écoliers, et de 5 filles ou jeunes filles.

En avril, le phénomène s'aggrave pour les jeunes: sur les 25 morts du mois, seulement 4 hommes (dont 3 de la campagne) et 6 femmes (dont 2 veuves), mais 15 enfants: 9 garçons, dont 6 sont des écoliers, parmi lesquels 2 sont dits apprendre le chant, et 6 filles. Il s'agit donc bien de cette «épidémie infantine» dont on a qualifié cette «peste» en d'autres régions et à Girona même<sup>24</sup> pour l'opposer à la «peste noire» de 1348.

En mai, elle prend l'allure d'une catastrophe en provoquant 36 morts: 9 hommes et 10 femmes, mais 16 enfants (10 garçons, dont 1 écolier apprenant le chant, et 6 filles, dont 1 fille de médecin) et 1 nouveau-né.

Chiffres comparables en juin: 29 morts, dont la moitié sont des enfants: 9 garçons (dont 1 écolier apprenant le chant) et 5 filles (dont 1 fille de médecin) ainsi qu'un nouveau-né.

En juillet, avec la chaleur, c'est proprement un cataclysme, le mois le plus lourd de toute la période considérée, avec 68 décès: 19 hommes, 7 femmes et 3 jeunes filles, mais 30 enfants, soit 25 garçons (dont 2 écoliers) et 4 filles. Dans ce mois crucial se confirme plus fortement encore le double caractère de l'épidémie: d'une part, elle frappe par priorité l'élément masculin –les deux tiers des décès– et, de l'autre, elle atteint les éléments jeunes –les deux tiers des décès aussi, et la mort d'un maître avec deux de ses écoliers en est

23. Pour la partie conservée de ce mois, un autre feuillet (plus précisément, un demi-verso, un recto et un demi-verso) comporte 13 mentions de sépultures.

24. Livre des status de l'église de Girona, cité par A. PLADEVALL, *op. cit.*, p.361.

un indice complémentaire. Déjà sont décédés dans le semestre 16 écoliers d'une école capitulaire qui ne comptait certainement pas beaucoup d'élèves. En contrepartie on doit noter l'absence presque complète des décès de personnes âgées, veuves ou mères de gens de métier.

Au mois d'août, se constate une très forte accentuation de ces tendances, avec la mort de 11 hommes et de seulement 4 femmes, mais aussi de 33 enfants: 22 garçons (dont encore un écolier) et 11 filles.

Septembre semble enfin apporter un très net ralentissement qui va s'accroissant au cours du mois. Certes il s'ouvre encore par le décès de 2 hommes, de 2 garçons et d'une fille dans les cinq premiers jours du mois; mais pour les 25 jours suivants de septembre, le nombre des morts n'a pas dépassé une dizaine, sans qu'on puisse autrement le préciser ni en suivre l'évolution en raison de la lacune d'un feuillet dans le registre (il s'agit pendant là d'une estimation extrêmement vraisemblable, à une ou, au plus, deux unités près, fondée sur l'observation des autres feuillets). Ainsi en septembre on n'aurait compté qu'une quinzaine de décès, ce qui mettrait fin à l'hécatombe.

Octobre confirme cette tendance, avec seulement 13 décès et un brusque retour à une répartition plus normale de ceux-ci: 4 hommes, 4 femmes, 4 enfants et un nouveau-né. Toutefois on ne saurait en conclure que l'épidémie a totalement pris fin, puisque le notaire Francesc de Cudinhac meurt le 13 ainsi que sa femme et que leurs enfants —un fils et une fille— disparaissent le lendemain; de même, Fontcuberta meurt le 3 et son fils le 18.

Tout naturellement l'hiver provoque une éclipse de l'épidémie: un seul décès est enregistré en novembre et un seul aussi en décembre.

Les chiffres de l'année 1363 paraissent prolonger cette tendance, avec seulement 36 décès dans l'année; notamment 3 en janvier, 1 en février, 3 en mars, etc. Toutefois nous avons des indices sérieux que l'épidémie n'a pas vraiment disparu; elle se traîne en se prolongeant. Énumérons ces indices:

—l'héritier du Mas Sa Noguera meurt le 2 février et la dame de ce mas le 4 mars;

—Pere Pol disparaît le 6 mars, sa mère le 7;

—Tordels et sa femme décèdent tous deux le 4 avril;

—la femme de Jaume de Matavaques meurt le 20 juillet et le «macip» de son mari, qui vivait avec eux, le 31 du même mois.

Ce ne sont pas là de simples coïncidences. La preuve du maintien d'un filet d'épidémie nous est expressément confirmée par le décès à un jour d'intervalle, les 4 et 5 août, des époux Bonel à *Les Mortes* où visiblement —comme on l'avait fait l'année précédente— ils avaient été l'objet de la ségrégation des pestiférés.

En 1364, si la mortalité est évidemment en baisse par rapport aux années où le fléau avait très lourdement frappé, la maladie n'est pas encore totalement éteinte (il y eut cette année-là 52 morts). Et l'on doit signaler que déjà

le 28 décembre 1363, le maître Despuig était mort à *Les mortes*, juste avant de recevoir l'onction. En février et en mai deux femmes meurent, de même, en ce lieu destiné aux pestiférés. Le 13 août, c'est encore là que disparaissent en un même jour la mère, la soeur et un frère de l'épicier torrent. Mais ce sont désormais des décès relativement isolés et il est vraisemblable que les mesures ainsi prises pour isoler les malades suspects auront enfin porté les fruits qu'en attendaient les autorités. Toutefois le 23 octobre une même journée voit encore le décès d'un patricien et de ses deux fils. On ne saurait, d'autre part, considérer comme une simple coïncidence le fait qu'en cette même année meurent le maître Despuig, le maître Duruis et la mère du maître Dessoler, de même que l'écolâtre du chapitre. De même disparaissent aussi le majordome de l'évêque, deux bénéficiers du chapitre, la mère d'un autre, la concubine de celui-ci, que suit le 10 janvier de l'année suivante la concubine encore d'un autre bénéficiers: manifestement la maladie continue à sévir dans le milieu de l'école capitulaire et de l'église de Vic. Il faut signaler, en revanche, que les décès d'enfant ont pratiquement disparu.

Mais c'est, en fait, le dernier soubresaut de l'épidémie. En 1365 et les années suivantes on ne relève enfin aucun indice évident que la peste ait de nouveau frappé: la mortalité est pratiquement retombée à un niveau normal, sinon même anormalement bas, puisque finalement on n'enregistre plus que 26 décès en 1368 et 29 en 1369.

On peut donc dresser ainsi le bilan de cette peste de 1362. Elle a commencé à se faire sentir, rappelons-le, au cours de l'été de 1360, à la campagne d'abord, puis en ville. Elle a pris son élan au printemps de 1361, s'est accentuée durant l'été en frappant surtout les éléments masculins. Dès le début de 1362, elle s'est mise à sévir sur les enfants, surtout les garçons ou les jeunes gens de l'école capitulaire et elle a pris rapidement l'allure d'une catastrophe. Après s'être éclipsée pendant l'hiver, sans disparaître tout à fait, elle reprend en 1363 pour se traîner encore très faiblement au long de 1364 et s'évanouir à l'aube de 1365.

Au cours des années 1360-1362, elle a certainement provoqué la disparition d'au moins 320 personnes, si l'on compare le chiffre des morts de ces trois années (environ 442) à la moyenne annuelle de 40 obtenue par référence aux sept années qui avaient précédé le fléau (290 décès de 1353 à 1359 inclus). La seule année 1362 a vu la mortalité «normale» multipliée par 7. Bien des familles ont, semble-t-il, vu disparaître tous leurs membres. Mais c'est surtout l'élément masculin qui a été frappé; il a représenté à peu près les deux tiers des décès. Mais, fait plus grave encore, cette «peste» a bien mérité le nom qui lui a été donné de «peste infantine»: près de la moitié des décès enregistrés sont ceux d'enfants et de jeunes, et encore les enfants en bas âge qui ne faisaient pas, en règle générale, l'objet d'un service religieux n'ont donc pas été mentionnés.

En revanche, il faut souligner que, contrairement à ce qui a souvent été répété à la suite de Raymond Cazelles, elle n'a pas eu à Vic le caractère d'épidémie «prolétarienne»: les chanoines et les bénéficiers de la cathédrale ont été lourdement frappés, tout comme des notaires et des «procureurs des

plaid» et des «savis» de la cité, des drapiers et des épiciers, leurs femmes ou leurs concubines et leurs enfants, tout autant que des savetiers, des tisseurs, des «brassiers» ou des «macips». Toutes les rues de la cité furent atteintes également et certainement pas moins que celles des faubourgs, les rues Saint-Pierre et Saint-Jean par exemple. Toutefois les mas de la campagne paraissent avoir été moins touchés, mais chaque année c'est là, au contraire, qu'on constate le maintien d'une faible endémie dans les temps de repos de la maladie.

La troisième «peste», celle de 1370-1371, offre un modèle assez différent des deux précédentes. D'abord, elle a frappé moins fortement la population. Certes les 280 décès de l'année 1371 sont pratiquement identiques aux 279 morts de l'année 1349 et aux 284 de 1362, et cela dans une cité considérablement amoindrie par les saignées antérieures et surtout par la disparition des jeunes en 1362. Mais surtout elle a sévi en un temps relativement bref, en tout six mois, contre cinq ou six ans en 1348, trois ou quatre ans en 1362.

L'année 1370 avait été précédée de deux ans de très faible mortalité: 25 morts pour l'une et l'autre année; soit en tout, pour ces deux années 1368 et 1369, 21 hommes, 22 femmes, 5 enfants ou jeunes gens (3 garçons et 2 filles) et 2 nouveau-nés (comme toujours, sans doute, sous-enregistrés). De plus, il s'était surtout agi alors de gens d'un certain âge, puisqu'on dénombre parmi les défunts 2 veuves et 3 belles-mères, 2 prêtres, un procureur, etc., et aussi une esclave.

1370 ne présenta pas une allure très différente, même si l'on constate une mortalité un peu plus forte. Certes le chiffre exact des décès n'est pas connu, car la partie inférieure d'un feuillet se trouve déchirée; mais cette lacune peut être aisément comblée par comparaison avec les autres feuillets du registre: elle a dû, à une unité près, correspondre à 4 ou 5 décès, lesquels, s'ajoutant aux 36 connus nommément, nous donnent pour l'année un total d'environ 40 décès, chiffre un peu fort peut-être, mais qui n'en reste pas moins dans la «norme». Les décès connus sont ceux de 15 hommes (dont l'un d'une paroisse voisine, venu mourir à l'hôpital) et 14 femmes, 6 enfants ou jeunes gens (5 garçons et une fille), ainsi qu'un «enfant» d'un homme de Perpignan.

Venant après ces années de mortalité faible ou normale, l'année 1371 se présenta jusqu'en mai inclus dans des conditions analogues. En cinq mois, en effet, on constate 25 décès (10 hommes, 14 femmes, 1 jeune), et parmi les décédés, on ne constate aucun lien de parenté, de profession ou de domicile.

Brusquement, à partir de la deuxième semaine de juin, avec les beaux jours, voilà que la maladie recommence à frapper les jeunes: pour 6 décès d'adultes (4 hommes et 2 femmes) nous en trouvons 7 de jeunes (4 garçons et 3 filles). En juillet, il n'y a plus à douter qu'il s'agit bien d'un nouveau retour de l'épidémie: 8 hommes et 4 femmes meurent, ainsi que deux femmes esclaves, mais il y a aussi parmi les défunts 25 jeunes gens ou enfants: 11 garçons (dont encore un écolier) et 14 filles. Ainsi à la différence des

années précédentes, les deux sexes sont également touchés: 19 personnes du sexe masculin et 20 du sexe féminin.

En août, c'est de nouveau l'hécatombe, avec 67 morts: 8 hommes (dont 2 «macips» et un esclave), 24 femmes (dont 2 «macipa», une servante et une esclave) et 35 jeunes (19 garçons et 16 filles). Cette fois, on a assisté à un véritable retournement de situation avec 27 personnes du sexe masculin et 40 du sexe féminin.

En septembre, on constate un léger ralentissement, mais le bilan reste lourd, avec 40 morts, plus en ce mois qu'en une année entière en temps normal. Toutefois il faut signaler un retour à la proportion antérieure en ce qui concerne la répartition de ces défunts par sexe: 10 hommes, 7 femmes et parmi les jeunes, 17 garçons et 5 filles, plus un nouveau-né, soit 27 du sexe masculin contre 12 du sexe féminin. C'est donc bien de nouveau une «peste» masculine et infantine.

En octobre, le chiffre des décès ne peut être donné avec exactitude, car cette fois c'est un feuillet double, au milieu d'un cahier, qui est tombé et il nous manque en conséquence les entrées entre le 18 de ce mois et le 4 novembre. Toutefois, les deux feuillets et demi qui comprennent les entrées jusqu'au 17 octobre nous donnent 18 enregistrements. Avec les deux feuillets manquants, on peut donc estimer à 33 (à une unité près en plus ou en moins) le chiffre des décès du mois, ce qui marque un net ralentissement. Du 1<sup>er</sup> au 17 octobre, il y a eu 5 décès d'hommes et 5 de femmes (dont 2 esclaves); 7 garçons sont morts durant ce temps, mais aucune fille. Ce qui nous donne pour ces deux grandes semaines, 12 personnes du sexe masculin et 5 du sexe féminin, proportion de décès masculins correspondant à ce qu'on avait constaté précédemment.

Comme il est habituel, l'hiver marque une accentuation de la décroissance de la maladie. Malheureusement, une nouvelle lacune d'un feuillet empêche de la mesurer avec toute la précision souhaitable. Pour la période comprise entre le 5 et le 21 novembre, il n'y a eu que 12 morts et la dernière semaine de décembre a été marquée par la disparition de 2 femmes et de 2 filles. Un seul feuillet a suffi pour inscrire les sépultures d'un entier, entre le 21 novembre et le 21 décembre, ce qui correspond –en tenant compte des onctions dont le nombre s'est accru– à 7 ou 8 décès. Cela nous donne, pour ces deux mois, un maximum de 25 morts. Comme pour les trois premières semaines de novembre, il y avait déjà eu 12, cela signifie que les six semaines suivantes n'en ont vu également, au plus, qu'une douzaine. Pratiquement le mal s'est éteint au cours du mois de décembre.

Il ne se réveilla pas en janvier, ni tout au long de l'année 1372, qui vit une disparition, redevenue presque «normale», de seulement 46 personnes, moins de 4 par mois. En cette année 1372 moururent, en tout, 15 hommes, 26 femmes, 2 filles et aucun garçon, ce qui marque un nouveau retournement en ce qui concerne la proportion des sexes atteints, comme si les hommes et les garçons qui avaient survécu à une épidémie qui avait si lourdement éprouvé les personnes du sexe masculin, s'étaient trouvées en quelque sorte immunisées l'année suivante contre les risques mortels..., à moins qu'il ne

faillie voir dans ce décalage des décès entre les sexes soit une résistance première des femmes à la maladie, les hommes étant atteints les premiers (ce que nous avons constaté dans un certain nombre de familles et notamment lors de la peste de 1348), soit qu'il y ait eu alors une seconde affection qui ait atteint ensuite les personnes du sexe féminin.

Cette peste de 1371 ne répond donc pas aux modèles des deux pestes précédentes. D'abord, elle a été brève en ne durant pratiquement que six mois à partir de juin. Ensuite, elle n'a pas été suivie de relance, sous aucune forme, les années suivantes. Enfin, avec des alternances où elle a frappé tour plus spécialement l'un et l'autre sexe, il faut bien constater que, si l'on fait la somme des décès, celle-ci, à la différence de la peste de 1362, a présenté finalement un moindre caractère de fléau masculin; en revanche, les jeunes ont de nouveau été très lourdement éprouvés puisqu'ils ont encore représenté environ 55% des décès, dont un tiers dû aux garçons.

Voilà donc trois pestes qui en un quart de siècle ont frappé lourdement la population, à Vic comme en bien d'autres régions de l'Occident. Elles furent de durée et de caractères assez différents, ce qui n'est pas sans poser quelque problème. Déjà à l'époque on en avait fait la remarque et, comme on l'a déjà signalé, cela avait suffisamment frappé les contemporains pour que le Livre des statuts de l'église de Girona l'ait indiqué expressément: en 1348, ce furent de «grans mortalidades»; en 1362, les «mortalidats dels infants» et en 1371, celles des «mitjanes», les gens d'âge moyen. C'est, en somme, ce que nous avons constaté à Vic<sup>25</sup>.

Pour l'instant, ce ne sont encore que les premières conclusions de nos dépouillements; il conviendra de les approfondir et les affiner par le recours aux autres documents des archives épiscopales, et en particulier à la riche collection des minutes des testaments. Il faudra aussi prolonger la recherche à travers la fin du siècle et le XV<sup>e</sup>, époques pour lesquelles l'impact des pestes sur la population a suscité moins d'attention de la part des historiens, mais qui semblent bien avoir eu des effets tout à fait comparables à celles du milieu du XIV<sup>e</sup>.

Leur étude méritera à Vic d'autant plus d'intérêt qu'à partir du dernier quart du XIV<sup>e</sup> siècle on possède des dénombrements en vue de la perception du fouage: il sera alors possible de mesurer avec plus de précision la ponction réelle de chacune de ces pestes sur une population dont le niveau la plus bas paraît avoir été atteint au dernier quart du XV<sup>e</sup> siècle avec 40% seulement du nombre des feux dénombrés en 1365, après les deux premières pestes examinées ici. Par là l'exceptionnelle documentation des archives épiscopales de Vic est susceptible d'apporter à la recherche démographique les éléments à la fois quantitatifs et qualitatifs qui lui font trop souvent défaut.

Robert-Henri BAUTIER  
13, Rue de Sévigné  
PARIS

---

25. Voir note 24.

TABLEAU 1.- Nombre des décès, par mois et par années, à Vic de 1348 à 1372.

	Janv.	Févr.	Mars	Avril	Mai	Juin	Juill.	Août	Sept.	Oct.	Nov.	Déc.	TOTAL
1348				?				63	61	42		83	[1.viii.48. 249 18.i.49]
1349	18.i.		113	11.v.			9.viii.		28	10		61	[18.i.49. 270 10.ii.50]
1350		13.ii.		99	24.vi.					59		25.xiii.	[13.ii.50. 158 25.xii.50]
1351					55				17.ix.	7			[25.xii.50. 62 31.xii.51]
1352		47		20.iv.		9			12.ix.	6		6	[1.i.52. 72 21.i.53]
1353	21.i.	7	3		22.v.	5		7	16.ix.	5.x-10.x.	2		[21.i. 29 31.xiii.53]
1354			1				0				7		17
1355	5	1	7	1	1	1	15.vii.	8	7	2	4	4	41
1356	6	13.ii.	1	0	2	2		7	1	7	3	6	39
1357	12	5	2	7	6	1		5	3	4	9	6	68
1358	4	2	1	3	9	7		4	7	5	3	4	58
1359	6	4	0	3	0	0		1	0	1	7	3	28
1360	5	4	3	5	6	2		7	17	1	5	4	(60...) = 78
1361	6	3	3	2	6	6	3	14	6	10	10	13	80
1362	11	11	13	26	35	29	68	47	5	13	1	1	(260...) = 287
1363	3	1	3	9	3	1	3	1	5	4	0	3	36
1364	8	7	4	0	2	1	0	3	6	8	8	5	52
1365	4	1	5	6	9	5	3	2	3	4	4	5	51
1366	6	3	3	4	2	1	6	3	2	1	2	3	36
1367	3	1	2	5	5	5	14	8	4	0	6	6	65
1368	3	4	3	2	2	1	2	3	1	0	4	1	26
1369	1	1	3	1	1	3	3	5	1	2	3	2	29
1370	4	3	3	1	2	4	2	3	2	5	3	3	(85...) = 40
1371	4	2	5	5	6	13	39	67	40	61	11	4	(257...) = 280
1372	4	7	2	1	5	0	3	5	1	4	8	2	39

N.B. - 1. D'août 1348 au février 1356, les dates de décès étant indiquées de façon sporadique ou irrégulière, des flèches indiquent les périodes couvertes, les dates connues étant portées au-dessus de ces flèches.  
2. Pour les années où un feuillet manque, entièrement ou partiellement, nous avons indiqué (en en tenant compte dans la colonne TOTAL):

a. le nombre des décès connus;

b. au-dessous, précédé de *fac.*, le chiffre présumé des décès correspondant à la lacune.

TABLEAU 2.- Les sépultures à Vic de 1348 à 1372.

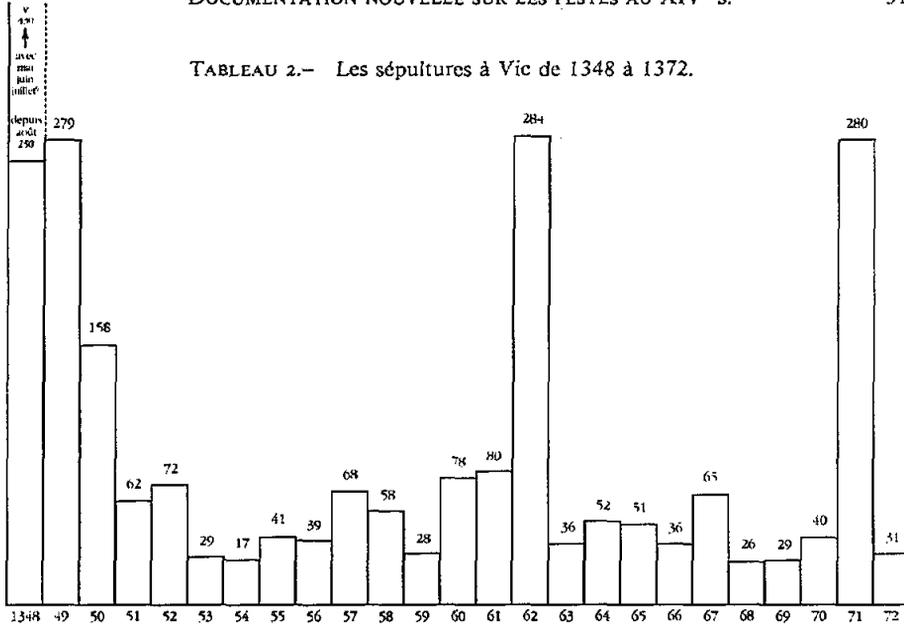
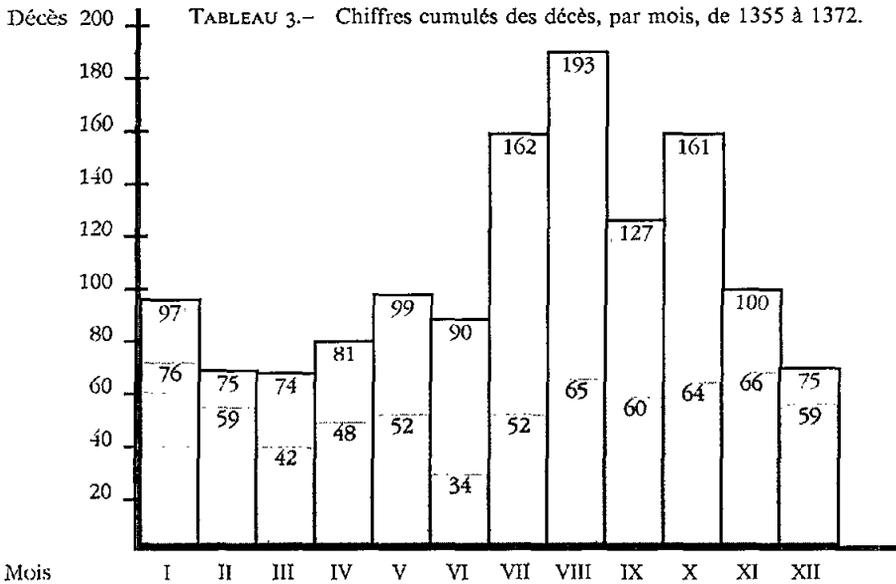


TABLEAU 3.- Chiffres cumulés des décès, par mois, de 1355 à 1372.



En grisé, les années normales (1355-1360, 1363-1370, 1372)

En blanc, les années de deux pestes confondues, 1361-1362, 1371 (les lacunes éventuelles sont restituées)  
Il n'a pas été tenu compte des années 1348-1354, en raison de l'imprécision des dates du registre et du chevauchement des mois.

N.-B: La peste se marque par une élévation croissante des décès du début du printemps à la fin d'août, suivie d'un mouvement décroissant d'octobre à mars.

En année normale, le maximum est atteint en janvier et le minimum en juin; la mortalité décroît fortement de janvier à avril; elle est pratiquement égale de la mi-juillet à décembre.

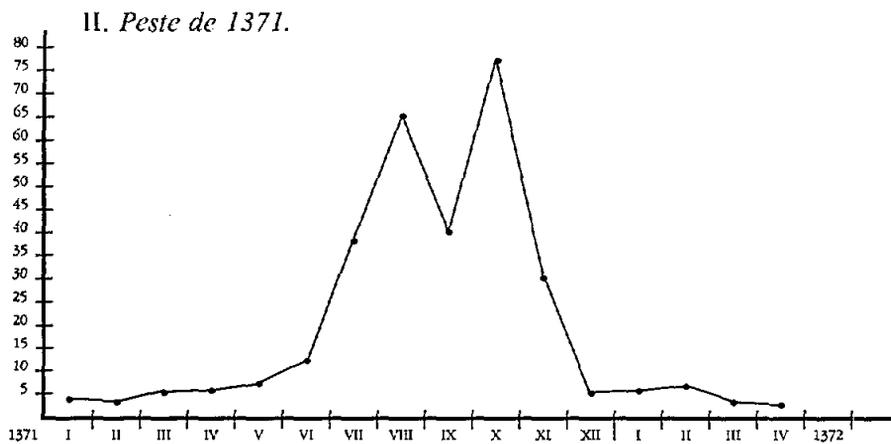
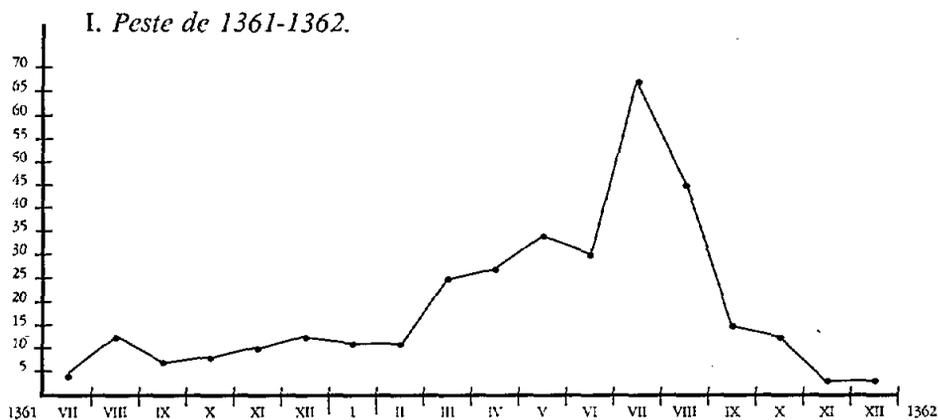


TABLEAU 4.- Évolution mensuelle du nombre des morts.